

sait étendu à terre, dans la situation où vous venez de la voir. Depuis, elle est toujours dans le même état.

—C'est de la folie !

—Du tout !

—Comment ! son histoire est exacte ? son fils...

—C'est absolument vrai, le pauvre Voltin nous a raconté la scène de cette nuit, dans ses moindres détails ; ils étaient doux, et au moment où, grâce à son chien, il a arrêté son beau-frère, cette cartouche que vous voyez là était posée sur sa fenêtre et allait éclater.

L'abbé eut un geste de découragement.

—Pauvres gens ! dit-il ; ils sont bien éprouvés !

—Et on n'a pas retrouvé les traces du fils ?

—Pas encore ; les gendarmes veillent à la gare ; on a télégraphié au Creusot, mais il est déjà loin sans aucun doute.

—Il ne faudrait pas ébruiter cette affaire ; les Charlot et Voltin sont de très honnêtes ouvriers... puis à quoi cela avancerait-il ?

—C'est bien ce que nous avons décidé ; il sera bien assez tôt d'en parler lorsque l'arrestation aura lieu.

—En attendant, comme l'heure s'avance, ajouta M. Dubut, nous allons faire porter chez elle cette pauvre femme.

—Tout Montceau se demandera ce qui est arrivé.

—On en parle déjà, mais on a dit que c'était une attaque ; l'explication est bien naturelle.

M. Midleston passa dans l'antichambre et consulta le docteur.

De l'avis du médecin, cela pouvait durer longtemps encore, et il était prudent de se diriger soit vers l'hôpital, soit vers le logement des Voltin.

—Nous la soignerons chez nous, dit le mineur, d'un air sombre ; seulement, puisque vous avez été assez bon pour nous permettre d'entre ici, permettez-nous d'y rester jusqu'à la nuit. Nous partirons dès qu'il fera sombre ; sans cela, tout Montceau va nous suivre.

—Restez, répondit l'ingénieur en chef ; restez tant que vous voudrez ; nous allons nous retirer, nous autres, et nous dirons au concierge de vous laisser toute liberté.

—Merci, m'sieur !

L'ingénieur, le directeur, le commandant et l'officier de gendarmerie s'éloignèrent, le docteur et le prêtre restèrent où le devoir les retenait.

Voltin, après avoir pris l'avis du médecin, fit lever sa femme, et lui dit d'aller avec son frère préparer ce qu'il faudrait à la maison pour recevoir la malade.

Eugénie ne voulait pas quitter sa mère, mais le docteur lui ayant affirmé qu'il n'y avait pas de danger immédiat, elle obéit.

M. Dubut et Midleston, qui dès leur retour de Macon s'étaient rendus à la mine, rentrèrent chez eux. Les deux officiers s'éloignèrent ensemble.

—Savez-vous ce qu'il faudrait pour venir à bout de tous ces misérables ? demanda le commandant au lieutenant.

—Je le sais parbleu bien, mais on ne s'y décidera jamais ; il faudrait l'état de siège !

—Eh ! bien entendu ! si l'on n'arrive pas à le déclarer, on ne remédiera à rien, et nous aurons tous les jours de nouveaux désastres.

—C'est parfaitement certain.

—Croyez-vous que j'hésiterais une minute à faire empoigner tous ces fainéants qui passent leur vie sur les bords de l'étang ?

—C'est de là que vient tout le mal ! Il faudrait les pincer en flagrant délit aujourd'hui, pour les arrêter ; je suis sûr, moi, que si nous pouvions les empoigner, ils feraient les aveux les plus complets !... C'est comme ceux-là, tenez, qui viennent là-bas ! en voilà deux bonnes pièces !

—Vous les connaissez !

—Ils rôdent tous les soirs autour de chez moi !... Chassain et Nourrit croisèrent les officiers.

Ils ne disaient rien ni l'un ni l'autre ; les officiers gardèrent

aussi le silence ; puis quand un bon bout de chemin out été parcouru en sens contraire par les uns et les autres, le commandant s'écria :

—Ce sont les deux premiers que je ferais coffrer !

Et Chassain dit à Nourrit :

—En voilà un, le gros, auquel il faudra bien un de ces jours faire son affaire !

La nuit était venue ; on avait transporté la femme Charlot dans son domicile, et ses enfants l'avaient mise dans son lit.

Le docteur s'était retiré, en disant qu'il n'y avait rien à faire, et l'abbé Pierre avait regagné son presbytère, en promettant de revenir le lendemain.

Depuis la veille au soir, c'était la première fois que les Voltin se retrouvaient ensemble, avec un peu de calme, dans cette maison désertée depuis le matin.

Il y avait vingt-quatre heures qu'ils n'avaient pas mangé ! Nini fit une soupe ; ils se jetèrent dessus comme des affamés ; la douleur n'empêche pas la nature de faire valoir ses droits.

Lorsqu'ils eurent fini, Voltin exigea que sa femme se mit au lit.

—Tu veilleras la nuit prochaine, lui dit-il, repose-toi ce soir ; je prends mon service à quatre heures demain matin, tu me remplaceras, lorsqu'il faudra que je m'en aille.

La jeune femme obéit ; Voltin, resté seul, s'installa près du lit de la malade, et ouvrit la fenêtre toute grande.

Il faisait terriblement chaud ; le ciel, d'un bleu foncé, brillait sous ses millions d'étoiles, et la campagne était retombée dans le silence de la nuit.

De temps en temps, on entendait le pas lourd d'un groupe d'hommes, et des chuchotements dans l'ombre ; c'étaient des patrouilles qui parcouraient le quartier.

La malade était toujours dans le même état : Voltin s'était assoupi sur son fauteuil.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, son regard se porta machinalement vers la fenêtre ouverte, et il eut un frisson dans tout le corps ; il crut qu'il rêvait.

Il mit sa main au-dessus de ses yeux, à la hauteur de ses sourcils, et se pencha en avant pour mieux voir.

Il ne se trompait pas : cette face pâle, qui regardait la mourante, c'était bien celle de l'auteur de tous les malheurs qui, depuis le matin, avaient fondu sur eux.

C'était bien Floréal qui était là, immobile, appuyé sur le rebord de la croisée, regardant du dehors ce qui se passait dans l'appartement.

Voltin se redressa, ne sachant trop s'il était victime d'une hallucination, et fit un pas en avant.

—C'est moi ! dit Floréal, lorsqu'il le vit s'avancer vers lui ; c'est bien moi !

—Comment oses-tu venir ici, misérable ! lui répondit à mi-voix Voltin, comme s'il eût craint d'être entendu de sa femme et de sa belle-mère.

—Lorsque je suis parti, je n'avais pas pris le temps de l'embrasser, et j'ai voulu revenir revoir au moins la maison qu'elle habitait.

Quand, de la route, j'ai vu de la lumière et la fenêtre ouverte, mon cœur s'est serré ; J'ai deviné la vérité !... Pauvre mère !... elle est morte ! et c'est moi qui l'ai tuée !...

Il y avait des larmes dans la voix et les yeux du socialiste ; Voltin, qui avait bon cœur, en fut troublé.

—Tu sais que c'est ta liberté que tu risques en restant ici ! On te cherche, on te poursuit ; les patrouilles passent à chaque instant ; elles vont t'arrêter !

—Qu'est-ce que ça me fait !... j'en ai déjà rencontré deux, elles ne m'ont rien dit !... Je voulais revoir la maison ; je l'ai revue, elle, c'est encore mieux ! mais morte ! morte !... oh !... quel malheur !

—Elle n'est pas morte !

—Non ! entre, et viens près d'elle ; maintenant qu'on te poursuit, je risque d'être pris comme toi en te donnant asile,